

# Nature et culture dans *Tess d'Urberville* de Thomas Hardy

Elisabeth Rallo-Ditche

Un auteur du XIXe siècle, Thomas Hardy, donne dans ses romans un exemple étonnant et remarquable d'une réflexion fondée sur le brouillage de catégories: loin de montrer la coupure entre nature et culture, il s'emploie au contraire à peindre une société rurale – en voie de disparition – qui vit ces rapports sur un autre mode. On a étudié l'influence de Darwin sur sa pensée; en faisant descendre l'homme des espèces inférieures, Darwin renouvelle l'interprétation de l'expression des sentiments, dans le cadre de l'évolutionnisme, la nature humaine sur le double plan physique et mental plonge ses racines dans le monde animal. Le sens des mots *nature* et *naturel* s'affranchit alors des présupposés métaphysiques de l'explication créationniste: l'âme est liée au corps, la nature est première. Il y a toujours plusieurs possibilités et une seule se réalise, en général la pire. *Le plan sacré de la Nature*, ce que Darwin a appelé la sélection naturelle, Hardy l'a interprété comme une intrigue, mauvaise, une intrigue qui dépasse l'homme et qu'il ne peut contrôler. Beaucoup de critiques ont insisté sur le pessimisme de Darwin et de Hardy, celui-ci fait payer son héros à la fin des récits, le fait souvent mourir, l'intrigue est toujours tragique ou perverse. La Nature a un plan et celui-ci se réalise contre les sentiments et les volontés humaines. On a analysé aussi la place qu'il donnait à la coutume, se montrant un véritable ethnologue de sa région (Beer 2000; cfr. Prum 2003, Verdier 1995, Garcès 1993), mais on a peu insisté sur la manière dont il présente l'union des êtres naturels, animaux et végétaux, et de l'homme: il se montre pourtant un extraordinaire penseur de la continuité entre les êtres et les espèces, qui récuse le dualisme, et anticipe de façon saisissante sur les nouvelles visions de l'anthropologie aujourd'hui. Nous voudrions ici présenter l'exemple de *Tess of the d'Urbervilles*, roman dans lequel Thomas Hardy brouille les frontières des catégories et des espèces, et restitue une pensée animiste dans un des chefs d'œuvre de la production romanesque de son temps.

## La dette darwinienne

Hardy fait fonctionner trois plans différents dans l'intrigue, qui n'est pas seulement une construction romanesque linéaire: l'action prévisible des personnages, le commentaire du narrateur qui montre l'alternative, le plan des lois aveugles de la Nature. Parfois, les idées et les sentiments des personnages se mêlent au plan naturel et la source de l'intrigue ne peut être déterminée. L'espoir du lecteur est entretenu par ces différents niveaux d'intrigue, et si ses intrigues sont aussi dérangelantes, c'est que la vie offre toujours des solutions multiples, le lecteur est en alerte. Il espère et souffre avec les personnages et attend toujours quelque chose qui viendrait dénouer la crise. Les personnages de Hardy, dans le cycle *Character and Environment*, sont liés à la Nature par une sorte de relation de ressemblance, par leur "physicalité" dirait Philippe Descola (Descola 2005). L'idée d'une continuité matérielle unissant tous les organismes est commune à la plupart des ontologies animistes, c'est le cas aussi de la théorie darwinienne, qui pose la relation comme primordiale: Darwin répète que «la relation d'un organisme à l'autre est la plus importante des relations» et il n'offre pas une place privilégiée à l'être humain. Depuis Darwin on n'hésite pas à reconnaître que la composante physique de notre humanité nous situe dans un continuum matériel dans lequel nous n'apparaissions pas comme des singularités beaucoup plus significatives que n'importe quel être organisé.

Darwin a proposé la version canonique de cet englobement de la culture par la nature dans *La Descendance de l'homme* (1871) lorsqu'il a voulu étendre aux sociétés humaines la théorie de la descendance codifiée par la sélection naturelle. Pour Darwin, l'homme est une exception dans la sélection naturelle, et celle-ci a favorisé une forme de vie sociale vers ce qu'on nomme "civilisation", qui élimine les comportements déviants. Selon Philippe Descola, la formule naturaliste est une inversion complète de la formule animique: tandis que la seconde fait prévaloir l'universalité de la condition du sujet moral, et les relations entre humains et non humains qu'elle autorise, la première subordonne la société humaine et ses contingences culturelles à l'universalité des lois de la nature. L'Animisme, c'est l'imputation des humains à des non humains d'une intériorité identique à la leur. Cette disposition humanise les plantes et les animaux, l'âme dont ils sont dotés leur permet de communiquer avec les humains, ils ne se distinguent des hommes que par leur apparence physique, leur "physicalité".

## Le brouillage des limites

Dans *Tess*<sup>1</sup> Thomas Hardy s'emploie à montrer le brouillage des limites entre les mondes végétal, animal et humain. La nature féminine fait partie du plan de la Nature, la nature de la femme est d'être sensuelle et d'attirer l'homme: Tess se montre à Angel au réveil, il l'observe alors qu'elle ne le sait pas, elle s'étire et bâille et il voit: «le rouge intérieur de sa bouche, pareil à la petite gorge d'un serpent» (Hardy 1974: 198). Elle est animal, végétal, elle attire par son corps, qui est aussi un élément de la Nature, au point qu'elle se confond avec elle pour Angel:

Bien qu'en ces premiers jours de septembre, la chaleur fut étouffante, ce bras, à force de barboter dans le caillé, était à sa bouche aussi froid et humide qu'un champignon nouvellement cueilli et avait le goût du petit lait. (*Ibid.* 205)

Non seulement la femme est soumise aux lois naturelles et y soumet l'homme, mais elle reste attachée à la Nature de façon païenne, puisqu'elle est plus près d'elle que l'homme:

De tous ces lieux de gerbes, les plus intéressants appartenaient à l'autre sexe en raison du charme acquis par la femme quand elle devient partie intégrante de la nature et du grand air. Un homme qui travaille aux champs y est une personnalité distincte; une femme s'y confond; elle est, pour ainsi dire, sortie d'elle-même; elle est comme imprégnée de l'essence de ce qui l'entoure: elle s'y est assimilé. (*Ibid.*: 119)

Le narrateur explique que

les femmes, qui ont surtout pour compagnes les forces et les formes de la nature, conservent dans leur âme quelque chose de la fantaisie païenne de leurs lointains ancêtres en dépit de la religion systématique enseignée plus tard à leur race. (*Ibid.*: 136)

---

<sup>1</sup> Thomas Hardy, *Tess d'Uberville*, Paris, Le Livre de Poche, trad. fr. de Madeleine Rolland, 1974. Les citations de *Tess* sont toutes faites d'après cette traduction.

L'être humain est régi par ces lois naturelles, les filles de la laiterie qui travaillent avec Tess, par exemple, subissent la dure et cruelle loi de la Nature, elles sont toutes amoureuses de Clare, mais la "sélection" se fera et elles souffriront: «Elles se tordaient fiévreusement sous le poids accablant d'une émotion qui leur était imposée par la loi de la cruelle nature, d'une émotion qu'elle n'avaient ni attendu, ni désiré». La Nature dicte sa loi, elle agit sur les humains comme sur les autres animaux et sur les végétaux:

Dans cette grasse vallée de la From, aux chauds ferments où suintait la fertilité, en cette saison où on croyait entendre sous le bruissement de la fécondation, le flot impétueux de la sève; il était impossible que le plus simple caprice d'amour ne devînt passion. (*Ibid.*: 178)

Au chapitre XIV, Hardy parle des anciennes croyances héliolâtriques, le culte du soleil païen: le dieu soleil est représenté comme un être humain, ce qui n'est plus de l'animisme, mais un culte, car la physicalité cette fois-ci est présente. L'hymne au soleil et la lune confirme cela: Tess chante, en se souvenant du psautier de son enfance, une ballade qui est une reconnaissance des forces supérieures des astres et montre l'homme dans la Nature: «Ô soleil et toi, lune, ô étoiles, verdure qui couvrez la terre, oiseaux du ciel; créatures sauvages et animaux domestiques, enfants des hommes! Bénissez le Seigneur, louez-le et glorifiez-le à jamais»<sup>2</sup>. Mais, dans *Tess*, le sens animiste de la vie prévaut, les objets inanimés semblent avoir deux ou trois sens, sinon cinq, comme les êtres humains. Cet animisme est la vieille croyance du Wessex, bien plus ancienne que le Christianisme et les êtres vivent encore dans cette Nature particulière: il explique la relation entre les êtres de façon très différente. A tout moment, le narrateur fait partager au lecteur les impressions et les sentiments de son héroïne. Tess enregistre les choses mais ne décrit pas, elle est immergée dans l'épaisseur de la vie, mais sa conscience est en éveil. De tous les personnages féminins, c'est Tess qui porte à son plus haut point la qualité d'être femme, cette qualité "païenne" que l'on peut entendre dans le sous-titre *A pure woman*. Tess connaît la nature et saisit les choses intuitivement, la nature favorise la liberté de l'esprit, elle glisse comme une fée dans la campagne et elle ne fait qu'un avec elle, sa propre histoire se confond avec la Nature:

---

<sup>2</sup> Il s'agit du Benedicite dans le *Book of Common Prayer Anglican*, p. 13.

Par les collines et les vallons solitaires, elle glissait d'un pas silencieux et tranquille en accord avec l'élément dans lequel elle se mouvait. Sa silhouette souple et furtive devenait partie intégrante du paysage. (*Ibid.*: 116)

Elle est en accord avec la Nature, le monde qui l'entoure est animé: «elle entendait des voix charmantes dans tous les souffles du vent et tous les chants des oiseaux semblaient cacher une joie» (*ibid.*: 135). Lorsque Tess a honte, elle voit la Nature tout entière l'accuser: «En ce moment, le soleil du soir lui apparaissait dans sa laideur, pareil à une grande blessure enflammée dans le ciel» (*ibid.*: 165). Tous les éléments la méprisent, comme les gens devraient les faire s'ils connaissaient son comportement. Elle croit entendre la nuit parler: «Les chuchotements de ses compagnes se mêlaient aux ombres de la nuit et, pour l'esprit assoupi de Tess, ils semblaient engendrés par les ténèbres où ils flottaient» (*ibid.*: 144). Elle explique ce qu'elle ressent de la Nature à Angel Clare lorsqu'il a fini de jouer de la harpe dans le jardin où elle l'a écouté, saisie et éblouie: «Les arbres ont des yeux curieux n'est-ce pas?...» (*ibid.*: 155). Le narrateur semble vouloir expliquer cet animisme par l'imagination de Tess et ses sensations de *pure woman* mais il prend aussi en charge cet animisme lorsqu'il écrit:

C'était un soir du mois de juin où l'atmosphère est si légère et en si délicat équilibre que les objets inanimés semblent doués de plusieurs sens. Rien ne distinguait le proche du lointain; en prêtant l'oreille, on se sentait voisin de toutes choses enfermées dans les limites de l'horizon. (*Ibid.*: 153)

La Nature est en fait animée, elle est la projection de l'esprit de Tess - «le monde est un phénomène de l'âme» (*ibid.*: 116) - qui se croit une *anomalie* dans cette nature. Mais en fait la Nature est harmonieuse et Tess est en harmonie avec elle. Lorsqu'elle sort de son désespoir pour revivre à nouveau, elle espère que quelque chose de bon lui arrivera «parce qu'elle serait sur la terre ancestrale et une énergie nouvelle la remplissait, montant, spontanée, comme la sève dans les ramilles» (*ibid.*: 131).

Tess explique avec simplicité la manière de fixer une étoile pour faire sortir l'âme du corps:

C'est très facile de la sentir qui s'en va, il suffit de se coucher dans l'herbe la nuit et regarder une grosse étoile brillante; et, en

fixant votre attention sur elle, vous vous trouvez bientôt à des centaines de lieues de votre corps, dont vous ne semblez plus avoir besoin du tout. (*Ibid.*: 151)

Tess ressent cette sensation, mais n'ose pas la partager avec d'autres. Angel réagit en la reliant immédiatement à la Nature: «Quelle fraîche et virginale enfant de la Nature que cette fille de ferme!» (*ibid.*). Elle exprime une sensation de disjonction entre soi immatériel et soi physique qui est un état rare, mais que l'on connaît aussi dans la méditation, l'introspection, la rêverie, la prière. Elle éprouve et exprime ce que plus tard on analysera comme ce clivage entre intériorité et physicalité. Des travaux récents en psychologie du développement ont vu dans cette intuition dualiste une caractéristique innée des humains (Bloom 2004, cité par Descola 2008: 173).

Tess n'est pas la seule à être ainsi en union avec la Nature: Angel, au bout de quelques mois à la laiterie, se met à éprouver la même chose:

Il fit de près la connaissance avec les phénomènes dont il avait jusque-là une idée fort imprécise: les saisons et leurs modes, le matin et le soir, la nuit et le plein midi, les vents et leurs humeurs diverses, les arbres, les eaux et les vapeurs, les ombres et les silences et les voix des choses inanimées. (*Ibid.*: 149)

Le narrateur parle d'abord de la vie champêtre, puis glisse à la vision animiste de la Nature, pour suivre les impressions de son personnage et partager à son tour l'idée de cette union.

Dans la deuxième partie du livre, après le départ d'Angel, la Nature, pas franchement hostile mais indifférente, n'est que rarement "animée". On retrouve une notation métaphorique: «les arbustes de la pelouse bruissaient d'un air malheureux» (*ibid.*: 334) par exemple, ou: "les branches plaintives" (*ibid.*: 409), mais les descriptions ne montrent plus cette union que célèbre la première partie du livre. Un épisode raconte pourtant comment l'héroïne tue des faisans blessés: le narrateur compare les chasseurs aux indigènes de la péninsule malaise qui sont pris d'une folie de carnage au moment de la chasse, alors qu'ils semblent civilisés le reste du temps. Ils agissent de cette façon «grossière et peu chevaleresque envers leurs frères sans défense, enfants comme eux de la féconde Nature» (*ibid.*: 305). Tess se montre compatissante, elle rompt le cou des oiseaux blessés, elle impute aux non humains une intériorité identique à la sienne, ce qu'on a déjà vu

dans le roman à propos des vaches de la laiterie, qui ont un nom et qui sont considérées comme des êtres à part entière, avec leurs désirs et leurs manières de se comporter particulières. Elle compare sa situation à celle des faisans: «Pauvre petits! Me croire l'être le plus misérable de la terre en face d'une misère comme la vôtre!». Elle compatit à la misère des faisans en les appelant "Poor darlings" (Hardy 1999: 279) comme on le ferait pour des enfants. Elle se sent, dans la hiérarchie des êtres vivants, plutôt favorisée, elle est comme les faisans une victime, mais elle n'est pas blessée et n'est pas aux portes de la mort: elle ne fait pas de différence entre la souffrance des animaux et la sienne, tous sont des êtres vivants dans la Nature, égaux devant cette loi naturelle qu'elle accepte. Puis viendra Stonehenge où Tess dit être chez elle, parce qu'elle est païenne: «Je suis chez moi» (Hardy 1974: 419).

### Une autre vision

Thomas Hardy en son temps pose les questions que traite Philippe Descola dans son livre *Par-delà nature et culture* (2005). Dans un article de la revue *Le Débat* (Descola 2001) Philippe Descola propose une réflexion sur le paradigme nature/culture dans notre civilisation. Il montre que l'anthropologie a légitimé et consolidé le couple de la modernité, que, depuis Boas et Tylor<sup>3</sup>, la question des rapports entre ces deux pôles est au cœur de la réflexion, question que Michel Foucault invite à voir comme une marque distinctive de la connaissance anthropologique. Claude Lévi-Strauss remonte à Rousseau qui a inauguré la réflexion sur ce sujet, et l'ethnologie a surgi de la nécessité d'expliquer les modes de pensées de peuples qu'on

---

<sup>3</sup> Franz Boas, né le 9 juillet 1858 à Minden en Westphalie et mort le 21 décembre 1942 à New York, est un anthropologue américain d'origine allemande souvent désigné comme le "père fondateur de l'anthropologie américaine" et de la méthode intensive de terrain. Il est la première grande figure de l'anthropologie à rejeter l'évolutionnisme. Edward Burnett Tylor (1832-1917) est un anthropologue britannique. Il proposa un traitement statistique des données ethnographiques afin de rechercher les corrélations entre les institutions. Souscrivant à la thèse évolutionniste en honneur à l'époque, il y intégra ses analyses de la religion et des mythes, dès lors perçus comme des restes de l'état sauvage. Il est considéré aujourd'hui comme le fondateur de l'anthropologie britannique, il est notamment célèbre pour sa définition ethnologique de la culture. Il sera le premier à aborder les faits culturels avec une visée générale et systématique.

rencontrait à cause de la colonisation, modes de pensée qui ne semblaient pas faire de distinction entre humains et non-humains. Dans la deuxième moitié du XIXe siècle la nature et la culture ont été compartimentées, et référées à des méthodes scientifiques bien différentes, la distinction se met en place entre des sciences de la nature et des sciences humaines ou de la culture, ce qui, selon Descola, condamne l'ethnologie à appréhender l'environnement comme cadre extérieur à la culture. L'anthropologie s'est vue offrir en partage la culture, et elle a eu tendance soit à privilégier l'influence de la nature, qui détermine la culture, soit à dire que la culture donnait un sens à la nature. Lorsque le point de vue était matérialiste, l'anthropologie importait des sciences de la nature des modèles d'explication causale: ainsi, pour les marxistes ou pour la sociobiologie, le comportement humain est une réponse adaptative aux facteurs de l'écosystème, et découpait déjà des champs compatibles avec ceux des naturalistes. L'anthropologie symbolique au contraire s'est servie de l'opposition entre nature et culture pour étudier les rites, les mythes, les conceptions de la personne, du corps, et d'autres aspects de la vie sociale. Descola souligne que cette partition est typiquement occidentale et que bien des peuples ne la font pas, cette partition, et l'anthropologie qui s'appuie sur elle, est sujette à caution. Et ce schème dualiste semble aussi devenir peu opératoire pour penser nos propres pratiques, au profit d'une étude des différents systèmes possibles de rapports entre l'environnement humain et non humain.

Celui-ci montre comment l'idée de nature a acquis à l'âge classique une grande importance, parce qu'elle est indissociable de l'idée de nature humaine: le contrôle des non humains est renvoyé aux sujets agissants, aux savants, aux techniciens. Le concept de sciences qui réfléchissent sur l'homme est un événement tardif dans la culture européenne, la notion de société est aussi tardive et consolide la notion de culture, qui est l'espace de l'enquête des sciences humaines et sociales, tout ce qui de l'homme et de ses réalisations se différencie de la nature. Celui qui réfléchit sur la Culture, depuis le XIXe siècle, le fait à partir d'un contraste avec la Nature, une nature unique et universelle, qui sert de cadre et d'environnement à des cultures diverses. Quand il s'agit de juger des croyances de ces diverses cultures, la compréhension devient difficile, et tout est rejeté dans une sorte de ghetto du "surnaturel", qui anticiperait une rationalité encore en germe. Le surnaturel semble une invention du naturalisme qui en fait un réservoir imaginaire pour ceux qui n'ont pas recours aux sciences exactes. La pensée magique serait une résistance à l'objectivation du réel.

Or le monde est un foisonnement continu et l'individu tisse à tous moments des liens complexes avec son environnement, il n'identifie pas toujours de la même manière les différents domaines du réel: la plupart des peuples ont ignoré l'opposition que le dualisme impose, et pas seulement les peuples lointains. Ce que montre Thomas Hardy dans ses romans ce sont précisément des manières différentes d'appréhender le monde, chez des "rustiques" d'une région d'Angleterre au milieu du XIXe siècle. Il dévoile au lecteur une autre façon de penser les relations aux non humains, manière tout aussi estimable et intéressante que celle des naturalistes de son temps. Les individus qu'il décrit, les héros qui peuplent son monde imaginaire ont une conscience individuée, et savent dire "je" et "tu", ils ont la conscience d'une vie interne et l'expérience de leurs corps situés dans l'espace. Mais ils ont aussi la possibilité de saisir le lien avec les êtres non humains qui les entourent. Tess est de ceux-là, et sans doute est-elle un personnage représentatif de cette classe sociale que Thomas Hardy tente d'élever au rang de personnages romanesques à part entière, mais elle est aussi une héroïne de roman, et en cela elle diffère des autres personnages, poussant très loin ce brouillage des espèces et des limites. On comprend bien comment fonctionne l'exclusion du personnage, qui non seulement est abattu par la Nature cruelle, mais aussi par toute une conception du monde: elle ne peut pas vivre dans ce monde qui devient celui du naturalisme triomphant, elle sera éliminée et sacrifiée sur l'autel du paganisme, rattrapée par notre civilisation à Stonehenge, au lever du Dieu soleil: «La grande pierre du Soleil à forme de flamme et à mi chemin la pierre du sacrifice» (Hardy 1974: 420).

## Bibliographie

- Beer, Gillian, *Darwin's Plots. Evolutionary Narrative in Darwin, George Eliot and Nineteenth-Century Fiction*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.
- Bloom, Paul, *Descartes' Baby. How the Science of Child Development Explains What Makes us Human*, New York, Basic Books, 2004.
- Descola, Philippe, "Par-delà la nature et la culture", *Le Débat*, 114 (Mars-Avril 2001).
- Id., *Par-delà Nature et Culture*, Paris, Gallimard, 2005.
- Garcès, Jean-Pierre, *Le Wessex dans l'œuvre de Thomas Hardy*, thèse de l'Université Paul Valéry, 1993.
- Hardy, Thomas, *Tess d'Urberville*, Paris, Le Livre de Poche, 1974.
- Id., *Tess of the D'Urbervilles*, London, Penguin Classics, 1999.
- Prum, Michel, "Gillian Beer, Darwin's Plots. Evolutionary Narrative in Darwin, George Eliot and Nineteenth-Century Fiction", *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 26-27 (2003), <http://rh19.revues.org/index784.html>, online.
- Verdier, Yvonne, *Coutume et destin. Thomas Hardy et autres essais*, Paris, NRF Gallimard, 1995.

## L'auteur

### Élisabeth Rallo-Ditche

Elisabeth Rallo-Ditche est professeur émérite de Littérature Comparée de l'Université de Provence. Elle est spécialiste des relations entre Littérature et Musique et de l'étude des grandes figures de l'imaginaire européen. Dans ce domaine, elle a publié *La Femme à Venise au temps de Casanova*. (Stock, 1984), *L'adolescent dans le récit au XX<sup>e</sup> siècle* (Corti,1989), *Carmen* (Autrement,1997) *Arlequin et Figaro* (direction et participation) (Ellipses,1998) un *Dictionnaire des passions littéraires* (direction, collaboration avec J. Fontanille et P.Lombardo) (Belin, 2006), *Le Misanthrope dans l'imaginaire européen* (Desjonquères, 2007) et en 2010 *Littérature et Sciences humaines* (Petite bibliothèque de Sciences Humaines) où elle interroge quelques grandes questions que pose la Littérature, dont se sont emparées les Sciences humaines au XX<sup>e</sup> siècle, entre autres les rapports de la Nature et de la Culture, le

pouvoir, l'identité. Elle poursuit aujourd'hui ses recherches en ce sens, en particulier dans le domaine des émotions et de leur représentation, tant dans la Littérature que dans l'Opéra.

Email: [elisabeth.rallodi@free.fr](mailto:elisabeth.rallodi@free.fr)

## **L'article**

Date d'envoi: 30/09/2010

Date d'acceptation: 20/10/2010

Date de publication: 30/05/2011

## **Comment citer cet article**

Rallo-Ditche, Elisabeth, "Nature et culture dans *Tess d'Urberville* de Thomas Hardy", *Between*, I.1 (2011), <http://www.between-journal.it>